

# Hommes & animaux : quand vivre “avec” transforme

Vinciane Despret  
Université de Liège, Belgique

*Vivre avec les hommes transforme les animaux. Les exemples commencent à abonder. Certains éthologues ont ainsi constaté que les animaux qu'ils observaient apprenaient à « faire » avec eux, voire à utiliser leur présence pour, notamment, se protéger dans les conflits, se procurer de la nourriture, ou encore modifier les relations avec les congénères<sup>2</sup>. Les primates se sont avérés spécialistes de ce genre de stratégies. Ils illustrent parfaitement le double constat décapant de Dominique Lestel<sup>3</sup>, lorsque ce dernier affirme d'une part, que certains chimpanzés ont domestiqué l'homme et, d'autre part, qu'ils se sont rendus capables d'apprendre, dans les expériences qui les avaient enrôlés, à utiliser l'humain comme « prothèse cognitive ».*

## Vivre avec les hommes transforme les animaux

Les transformations des animaux vivant au contact de l'homme sans nécessairement faire l'objet d'une étude éthologique sont tout autant passionnantes. On pourrait parler à leur sujet d'une véritable anthro-zoogenèse qui brouille les frontières de l'identité : l'animal devient avec l'humain, son identité se constitue dans les transformations que lui imposent, proposent ou simplement suscitent les humains.

Un ornithologue<sup>(\*)</sup> a ainsi constaté que les étourneaux belges ne connaissent pas les mêmes horaires que les étourneaux français. De part et d'autre de la frontière, ils quittent la ville pour se rendre en campagne chercher de la nourriture, approximativement aux mêmes heures. Mais là où les étourneaux français sont contraints à revenir à leur dortoir avant le coucher du soleil, faute de quoi ils risqueraient de ne pas retrouver leur route, les étourneaux belges peuvent à loisir continuer leur escapade : les autoroutes illuminées en permanence dès la nuit tombée les aideront à rentrer sans encombre.

Les formes de la cohabitation et leur puissance transformatrice peuvent varier, aller de la simple anecdote — un simple changement de rythme de la journée chez les étourneaux — à des transformations beaucoup plus sérieuses, aux conséquences sensiblement plus lourdes, que ce soit pour l'animal ou pour l'humain qui partage leur espace. Toutefois, dire, comme je viens de le faire « que ce soit pour l'animal ou pour l'humain » n'est pas tout à fait juste : on l'esquissera dans les exemples qui suivent, les conséquences pour l'un *feront* nécessairement conséquences pour l'autre.

Si vivre avec les hommes transforme les animaux, vivre avec les animaux transforme les humains. C'est là le sens complet de l'expression « anthro-zoo-genèse » que je proposais : chacun, homme et animal participe de la création de l'identité de l'autre.

<sup>2</sup> Pour une analyse plus détaillée et d'autres exemples, je renvoie à V. Despret(2002) *Quand le loup habitera avec l'agneau*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond.

<sup>3</sup> Lestel, D. (1998) « How Chimpanzees have domesticated Humans ». *Anthropology Today* 14, 3 : 12-15.

(\*) Paul Gailly, comm. personnelle

## L'exemple des Keas : de gentils petits perroquets devenus terroristes urbains

Le premier exemple de la transformation nous est donné par les perroquets Keas de Nouvelle-Zélande. Localement célèbres pour leur intelligence, leur curiosité, leur sens de l'exhibition et leur goût pour les plaisanteries et les situations cocasses, ils sont devenus, en quelques décades, d'une part d'encombrants terroristes urbains et de l'autre de vicieux meurtriers dont la tête devait d'ailleurs être rapidement mise à prix. Les Keas étaient, avant que les choses ne se dégradent, des oiseaux appréciés pour leurs innombrables espiègleries — ils ont été décrits comme jouant sans cesse, simulant des batailles, parfois même avec des objets comme s'il s'agissait d'un compagnon ; ils font rouler des pierres, cabriolent, et dansent ensemble en exécutant de petits sauts en face à face. A partir d'un certain moment, les descriptions ont changé : les Keas étaient devenus de véritables fléaux, de véritables terroristes urbains. Les keas avaient changé au fur et à mesure que les humains leur offraient un nouvel environnement.

Il n'y a plus une voiture qui ne soit la victime de leur frénésie du démontage pièce par pièce ; pas une antenne de télévision qui ne constitue l'occasion d'exercer leur génie du bricolage ; pas une habitation qui ne soit menacée d'une visite en règle : vaisselle brisée, tentures détricotées, objets démontés avec la meilleure diligence. On pourrait dire d'eux ce que Bernd Heinrich affirmait de ses corbeaux en captivité : ils agissent comme le proverbial éléphant dans un magasin de porcelaine, sauf qu'ils le font avec beaucoup plus de patience et en prêtant une attention plus soutenue aux détails<sup>4</sup>. Certes, les Keas, comme beaucoup d'animaux de nature curieuse, ont sans doute toujours mis leur ingéniosité et la force de leur bec et de leurs pattes au service d'explorations assez dévastatrices — un peu comme les jeunes enfants s'avèrent de talentueux adeptes de la découverte à grand renfort de poupées autopsiées et de petites voitures démontées. En cela rien n'a changé. Ce qui a changé, ce sont les ressources dont les perroquets se sont mis à disposer, créant de nouvelles occasions pour les turbulents volatiles ; mais ces occasions elles-mêmes ont transformé les perroquets. Car au fur et à mesure qu'apparaissaient dans leur environnement des objets de plus en plus nombreux et dignes d'exploration, au fur et à mesure qu'ils pouvaient en découdre avec du

matériel de plus en plus sophistiqué, la ténacité destructrice, le goût et les talents pour le faire se sont accrues chez les Keas. Ils sont devenus de véritables experts des techniques humaines.

La modification du clown en terroriste urbain avait été précédée d'une autre, tout aussi problématique : de paisibles mangeurs de miel et de fruits se sont métamorphosés en barbares sanguinaires attaquant, cette fois, les moutons vivants. Ici encore, les occasions ont fabriqué le larron. Les moutons furent introduits en Nouvelle Zélande par les Européens au milieu du XIXe siècle. Les problèmes commencèrent lorsque, aux environs de 1867, les moutons présentèrent les symptômes d'une maladie tout aussi étrange qu'inédite : des plaies de la grandeur d'une main marquaient la ceinture rénale de nombre d'entre eux. Il ne fallut pas très longtemps pour comprendre les origines de cette mystérieuse maladie : les Keas furent pris la main dans le sac, ou plutôt le bec dans la chair, en train d'essayer d'arracher à l'animal une viande de première fraîcheur. La tête des Keas fut mise à prix par les éleveurs : 3 shillings étaient offerts pour chacune d'entre elles.

Les naturalistes<sup>5</sup> se sont mis au travail pour essayer de comprendre comment un innocent fructivore avait pu devenir ce carnivore sans scrupule. Les hypothèses abondent : les Keas explorent tous les objets nouveaux, ils ont fait de même avec les moutons et se seraient découvert un goût pour la viande, et plus particulièrement pour les reins. D'autres envisagent qu'il s'agirait au départ d'un tragique malentendu : la laine des moutons ressemblerait à s'y méprendre (pour un perroquet) à l'aspect laineux d'une plante particulière — d'ailleurs nommée mouton végétal — dont ils ont l'habitude d'ouvrir la cosse pour en extraire les graines. Bien sûr, les perroquets ont dû se rendre compte du malentendu ; mais loin d'être incités à corriger cette funeste erreur, ils semblèrent persévérer dans ce qui devint une fâcheuse habitude.

<sup>4</sup> (2000) *Mind of the Raven*, New-York : Harper Collins, p. 33.

<sup>5</sup> J. Diamond et A. Bond (1999) *Kea. Bird of Paradox*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press.

Si ces habitudes les mettaient en danger dans les campagnes depuis près d'un siècle, les Keas avaient pu cependant trouver un refuge commode dans les villes pleines d'agrément et de ressources alimentaires. Mais leurs récentes frasques en faisaient, là aussi, des ennemis. Leur survie devenait donc de plus en plus problématique. On se mit à craindre — ou espérer, selon les protagonistes— qu'ils disparaissent complètement des paysages de Nouvelle-Zélande. Des voix s'élevèrent en leur faveur : les Keas devaient rester la fierté des Néo-Zélandais ; leurs acrobaties publiques et leurs espiègleries devaient pouvoir compenser les désagréments des antennes de télévision emportées, des voitures démontées, des habitations mises à sac ou des moutons amputés d'un rein, à condition de trouver des solutions qui rendent la cohabitation moins problématique.

Des campagnes furent lancées pour modifier le comportement des humains en espérant modifier celui des perroquets : les décharges publiques qui les attirent dans les centres urbains ont été fermées, les moutons rasés, ce qui limite la possibilité pour les Keas d'avoir une prise sur leur victime (ou, selon les versions, ce qui permettait d'éviter les « malentendus »), des dédommagements furent offerts aux éleveurs. Si les habitants voulaient bien faire l'effort de ne plus les nourrir, et si les décharges étaient fermées, la ville ne représenterait plus un tel attrait pour des colonies entières. Quelques Keas pourraient être acceptés comme citoyens urbains ; les autres n'avaient qu'à retourner dans leurs montagnes. Les désagréments pourraient alors redevenir supportables : les humains ont appris l'art du compromis. L'avenir nous dira dans quelle mesure les Keas en seront capables.

## L'exemple des corbeaux

Ces transformations sous l'influence des humains peuvent également se retrouver chez les corbeaux. On constatera d'abord que la manière dont les corbeaux sont perçus diffère considérablement selon les cultures. Mythes et légendes en témoignent amplement. Or on s'aperçoit que là où les mythes donnent au corbeau une figure négative, le corbeau se conduit de manière toute différente que là où les histoires le valorisent et le décrivent comme l'ami des dieux. Quand le corbeau est un dieu, explique l'ornithologue Américain Bernd Heinrich, il jouira d'une vie agréable autour des humains. On ne peut le tuer, et s'il est pris par accident dans un piège, le trappeur doit le relâcher en lui expliquant que ce n'était pas dans ses intentions de l'attraper »<sup>6</sup>.

Dans nos cultures, explique l'auteur, les histoires concernant les corbeaux les ont souvent associés à la mort— ce qui n'a rien de fortuit, la présence de corbeaux est souvent le signe de celle d'un cadavre—, au malheur, voire à la délation — qui ne connaît les fameux « corbeaux » de village, terreur de ceux qui avaient quelque chose à cacher ? « Les corbeaux, continue Heinrich, ont été persécutés dans nos contrées, ce qui les a rendus timides et sauvages. » En effet, ceux qu'il étudie dans le Maine et le Vermont sont très craintifs ; ils s'envolent dès qu'ils voient quelqu'un s'arrêter, même pour les regarder à distance. Leur observation s'avère de ce fait très problématique ; c'est ce qui explique aussi probablement pourquoi ils ont fait l'objet de si

peu d'intérêt de la part des ornithologues —ils sont, dit l'auteur, pratiquement tout en dessous de la liste des choix quelque peu sensés des projets de recherche. Mais qu'est ce que cela fait d'être un corbeau dans une culture qui ne les persécute pas ? Heinrich décide d'aller les observer chez les Esquimaux, qui, à ce qu'en dit la rumeur, « parlent aux corbeaux et vivent en paix avec eux »<sup>7</sup>.

Le contraste est étonnant : au nord de la baie d'Hudson, les corbeaux ne sont pas les mêmes que ceux qu'il connaît. Ils ne parlent d'ailleurs pas le même « corbézien ». Dans les villes d'Iqualit, d'Inuvik ou de Yellowknife, les corbeaux sont partout dans les rues, avec les humains. Ils sont sans cesse en quête de jeux et d'invention, font des glissades sur le toit des maisons, faisant la file au-dessus du faite et descendant à tour de rôle ; ils se pendent par le bec aux lignes à haute tension, taquent chiens et loups, et coopèrent avec les chasseurs en les avertissant de la présence d'une proie, dont ils reçoivent, en récompense, les meilleurs morceaux. Plus étrange encore, d'une ville à l'autre leurs comportements diffèrent sensiblement : les corbeaux des villes de l'Ouest comme Inuvik et Yellowknife ne se comportent pas tout à fait de la même manière que ceux de la ville d'Iqualit. Dans les deux premières, ils sont tellement effrontés qu'ils vous crient dessus si vous interférez entre une poubelle et eux ; dans la troisième, dit l'auteur, « ils ont encore assez le sens des convenances pour garder leurs distances »<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> (1991) *Ravens in Winter*, New York : Vintage Books, p. 26

<sup>7</sup> *Mind of the Raven*, op. cit. p. 244

<sup>8</sup> *Ibid.*, 248

## L'animal sous influence

Les exemples de ce type de transformation de l'animal en fonction des habitudes, des histoires et des manières de s'adresser à lui traduisent ce qu'on pourrait considérer comme des « qualités d'agencements ». A la fin du siècle dernier, Romanes, le père de la psychologie comparative interspécifique, faisait ce constat au sujet des chiens : « D'après M.J. Shaw, écrit-il<sup>9</sup>, là où le chien n'est apprécié que comme aliment, comme dans la Polynésie et la Chine, on le décrit comme un animal très stupide ». Cette description, explique Romanes, est tout à fait réaliste. En effet, en Chine et en Polynésie, le chien est stupide. Il l'est parce qu'on le mange ; et on peut le manger parce qu'il est stupide. Ces chiens sont devenus stupides, explique Romanes, parce qu'ils sont éduqués de telle sorte qu'ils ont perdu les instincts les plus puissants, parce qu'ils sont sous « l'influence négative de la domestication »<sup>10</sup>.

Une forme de ce que Romanes nomme « influence négative de la domestication » est encore aujourd'hui clairement repérable dans certains dispositifs behavioristes. Dans ces dispositifs de conditionnement, le chien est généralement soumis à un apprentissage au cours duquel il doit apprendre à réagir à certains stimuli : une lumière qui s'allume, un son de cloche, un dessin. Lorsqu'il perçoit le stimulus qu'on lui demande de reconnaître ou de discriminer, il doit présenter la réaction que lui a enseignée son expérimentateur. Il sera, dans les meilleurs cas, récompensé par un peu de nourriture, dans les moins bons, puni par un choc électrique ou toute autre expérience désagréable. A force de répéter le stimulus, l'expérimentateur obtient ce qu'il cherchait : le chien est conditionné, il se comporte à présent comme un jouet mécanique à ressorts. La conclusion de Vicki Hearne traduit bien la double transformation qui est à l'œuvre : « dans la mesure où les behavioristes font tout pour dénier toute possibilité de croire à la capacité du chien de croire, d'avoir des intentions, de signifier, etc., il n'y aura aucun courant d'intentions, de significations ou de croyances qui aura une chance d'advenir. Le chien peut essayer de répondre au behavioriste ; mais le behavioriste ne répondra pas à la réponse du chien... le chien du behavioriste ne fera pas que sembler stupide ; il sera stupide »<sup>11</sup>.

Cet exemple me semble en effet, de manière sans doute plus lisible que ceux que j'avais choisis, traduire les effets de l'agencement sur les deux protagonistes de la relation. Certes, ce qu'on voit d'emblée, c'est que le chien est transformé par le dispositif. Mais les hommes sont tout autant affectés par cette transformation. Nos behavioristes, finalement, ne deviennent-ils pas eux-mêmes des jouets à ressorts, calculant de manière mécanique, devenant de plus en plus sourd et insensible à ce que le chien a tenté de leur proposer, des humains conditionnés et sans intentionnalité ? Les effets de l'agencement ne s'arrêtent pas là, la transformation qu'ils subissent - suscitent pourrait se propager : ne l'oublions pas, le modèle qu'ils sont en train de mettre à l'épreuve (et qu'ils valideront avec le chien) se constitue avant tout pour expliquer et définir tel ou tel comportement des humains. Dans une certaine mesure, ce chien, comme ont pu le faire les théories de rats et de pigeons convoqués dans les laboratoires, va témoigner pour notre identité, nos capacités d'apprentissage, nos comportements ,...

Tous ces animaux ne sont-ils pas finalement des êtres que nous transformons afin qu'ils nous transforment ? Nous reste alors à créer, avec eux et par eux, une culture des bonnes transformations.

<sup>9</sup> (1884) *L'Evolution mentale chez les animaux*. Trad. H. de Varigny. Paris : Reinwald, p. 233.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 233

<sup>11</sup> Arnold Arluke et Clinton Sanders (1996) *Regarding Animals*, Philadelphia : Temple University Press, p. 81.